

A soccer referee in a yellow shirt is shown in the center, holding up a red card with his right hand. To his left, a player in a light blue jersey with the number 4 on his shorts looks distressed, holding his head with his right hand. To the right, another player in a light blue jersey with the number 15 on his shorts is visible. In the background, a player in a red and white Arsenal kit is partially visible. The scene is set on a soccer field with a blurred crowd in the background.

**CARTON
ROUGE
GUY MASAVI**

A

Carton rouge

Guy MASAVI

Oeuvre publiée sous licence Licence Art Libre (LAL 1.3)

Image de couverture : <https://www.flickr.com/photos/ronmacphotos/11083190605/sizes/c/>

En lecture libre sur Atramenta.net

CARTON ROUGE

L'affiche France-Tréloingolie du sud, ce soir de Coupe du monde, avait dépouillé le centre-ville de son tumulte estival habituel. Une tension muette régnait dans les rues vides. Des fenêtres ouvertes s'échappaient des clameurs noyées de vuvuselas. Les terrasses des cafés étaient peuplées d'humains assis, cous et regards tendus vers une lucarne multicolore et bruyante.

Mohamed Bakar observait avec délectation cette parenthèse surréaliste qui transformait le peuple braillard en moutons muets dépités par la défaite qui se profilait. Dans quatre-vingt-dix minutes, si la victoire était, par miracle, au rendez-vous, les moutons allaient se muer en loups alcoolisés et déferler dans les rues, en criant : on a gagné ! S'appropriant ainsi la gloire des joueurs pour quelques minutes de lumière, dans leur obscure médiocrité citoyenne, étrange alternative entre un monde bling bling et un monde bêlant.</><>

Les volutes de sa pipe aux parfums d'herbes exotiques se mêlaient aux odeurs de fritures et de fuel de la ville. Il déambula ainsi dans les rues, poussant son vélo, jusqu'à tard dans la soirée. La ville s'endormit doucement avec la gueule de bois d'une nouvelle défaite de son équipe nationale.

Perdu dans ses rêveries, le jeune commissaire sursauta à la musique du groupe Ska-p de son portable " léga léga Légalisation ! ".

— Bonsoir Patron ! La voix forte de Carrière retentit dans l'écouteur, poussant le jeune flic à écarter l'appareil de son oreille.

— C'est un meurtre ! 20 rue des Lauriers, un type égorgé à son domicile, c'est une voisine qui a donné l'alerte.

On l'a découvert baignant dans son sang.

Finies les rêveries, la rue des Lauriers n'était guère loin. Bakar enfourcha son vélo pour se rendre au plus vite sur le lieu du crime.

Les gyrophares des voitures blanches et bleues scintillaient au milieu d'un groupe de badauds. Le commissaire se fraya un chemin, déroulant sa silhouette longiligne. À la surprise du planton de service décontenancé par ses traits juvéniles, il présenta sa carte de commissaire et lui confia son vélo puis d'un pas nonchalant grimpa au quatrième étage de l'immeuble qui surplombait la rue des Lauriers.

Le cadavre était allongé en chien de fusil, les mains crispées sur son visage. Une mare de sang gluant soulignait le corps. Les flashes des appareils photo de la criminelle scintillaient dans la pièce envahie d'hommes en blouses blanches gantés de latex.

Carrière vint à la rencontre de son patron.

— Il s'appelle Paul Verlan, il était veilleur de nuit à Carrefour. La porte était verrouillée. La télé marchait encore, pas de trace de lutte évidente, la victime devait connaître son agresseur. C'est la logeuse qui a donné l'alerte, inquiète qu'il ait laissé la télé allumée si tard et qu'il n'ouvre pas à ses appels. Il semblerait que le coup mortel soit dû à un objet tranchant qui a touché la carotide.

Pendant que Carrière débitait son compte rendu, Bakar scrutait la pièce consciencieusement.

C'était à la fois une salle de séjour et une salle de sport. Aux pieds de la télé, un ballon de foot était calé contre le mur à côté d'un vélo d'appartement et d'une planche de musculation et ses haltères.

Le mur au-dessus du ballon présentait une tache humide. Plus près du corps un bout de papier traînait, miraculeusement épargné par le sang qui avait giclé jusqu'au plafond. Il put lire dessus " Petit " et les chiffres 01 et 22. Les débris de verre pulvérisés d'une probable bouteille de bière, jonchaient le sol autour d'une table basse en marbre dont un angle était cassé.

Sur un buffet une photo où la victime et ce qui devait être sa

compagne du moment, posaient, appuyées sur la table encore indemne ; un chandelier à quatre branches, délabré, trônait sur la table devant les restes d'un repas de fête de Noël à en croire les guirlandes qui pendaient tout autour.

La concierge de l'immeuble, Mme Pelouse, habitait un petit studio au rez-de-chaussée. C'était un bout de femme potelée d'environ 60 ans, au visage poupin, un rien rougeaud qui exprimait la bonne humeur et dénonçait la bonne chair.

On sentait en elle une certaine fierté d'être soudain l'objet de toutes les attentions.

— Vous savez Commissaire, d'ici j'entends tout ce qui se passe dans l'immeuble, tout résonne, tout vibre, tout grince.

Elle s'interrompit soudain.

— Vous entendez là ! C'est la chasse d'eau du résident du second. Elles ont toutes un son différent, pour un peu, je saurais s'il s'agit de la petite ou de la grosse commission. Autant vous dire que j'ai entendu distinctement la dispute entre ce pauvre monsieur Verlan et sa compagne.

C'était juste au début du match, elle est partie en claquant la porte, puis elle est descendue presque en courant dans l'escalier.

La concierge s'interrompit à nouveau pour apprécier l'effet que faisait cette annonce.

Bakar resta de marbre.

— C'était quelqu'un de bien, M. Verlan, il aimait le foot, et la bière ! Ça oui ! Après l'incident, je l'ai entendu crier après les joueurs pendant toute la première mi-temps. Il faisait résonner l'immeuble, comme de coutume les soirs de match de l'équipe de France.

Son voisin M. Bresson a frappé à la cloison une bonne dizaine de fois, puis, peu avant la fin de la première mi-temps, je l'ai entendu sortir de chez lui. C'est un sale type ce Bresson, pas clair. Savez-vous que dans l'escalier ça ne sent pas toujours que le tabac quand on passe devant son appartement.

Elle s'interrompit à nouveau, pour scruter le visage de Bakar qui l'écoutait imperturbable. Devant son manque de réactivité, elle répéta

sa phrase plus lentement :

— Je l'ai entendu sortir de chez lui, Commissaire !

— Oui, Mme Pelouse ! Nous avons bien entendu s'écria Carrière agacé.

Elle reprit d'un air plus renfrogné son récit.

— Puis j'ai entendu crier M. Bresson distinctement, d'abord sur le palier, ensuite chez M. Verlan.

— Comment savez-vous qu'il est entré chez son voisin ?

— Parce que la porte fait un grincement caractéristique, chaque porte ici a son grincement, et je peux vous dire quelle porte s'ouvre à toute heure du jour.

— Ça doit être pénible ! s'écria Carrière

— Ça occupe.

— Et que criait-il ?

— Oh ! des horreurs : je vais te tuer, si tu ne la fermes pas !

Et plein d'autres horreurs. Faut dire qu'il était du genre à ne pas aimer le foot ! De savoir que je vivais dans le même immeuble que cet assassin ! J'en ai froid dans le dos, Commissaire !

Cette réflexion dérida Bakar :

— Comme vous y allez, Mme Pelouse ! Pour vous l'assassin, c'est lui !

— Bien sûr, parce qu'après son départ, je n'ai plus entendu M. Verlan, à part sa télé, plus rien. En revanche j'ai entendu M. Bresson dévaler les escaliers, et sortir de l'immeuble, il m'a même salué en sortant, le fourbe !

— Savez-vous où je pourrais le trouver ?

— Les jeudis soir, il part pour quarante-huit heures, c'est son repos hebdomadaire, car il travaille le dimanche. Mais là il ne rentrera pas, il doit être en cavale ! Et puis...

Le commissaire interrompit le flot de paroles de la concierge qui semblait inépuisable.

— Une autre question Madame Pelouse, avez-vous suivi le match ?

— Bien sûr Commissaire ! Je ne rate pas un match de l'équipe de France, je l'ai même enregistré ! Si vous aviez entendu le raffut dans

l'immeuble quand ils ont pris le but ! Tout vibrait ! C'était une vraie ruche en colère, sauf pour la famille de Tréloingoliens qui habite au-dessus de chez moi.

Des Noirs ! Je les entendais sauter, j'ai cru que mon plafond allait céder !

— Merci Mme Pelouse ! Votre témoignage sera capital ! J'aurai sans doute d'autres questions à vous poser dans un instant.

Un sursaut de fierté fit gonfler l'opulente poitrine de la concierge.

Bakar revint près du cadavre, examina la plaie au niveau du cou, puis souleva la main qui cachait le visage. Il était criblé de petites plaies punctiformes, dont une sur la paupière droite plus profonde. Puis, il ramassa le chandelier au sol, englué dans la flaque de sang, et l'examina un long moment. L'une des branches était cassée. Il posa un doigt sur la pointe saillante de la branche brisée.

— Lieutenant, avez-vous des renseignements sur ce Bresson ?

— Oui Patron, pas fameux pour lui. Pas de casier, mais beaucoup de violences et de casses à l'occasion de manif. Il y a trois mois, il a fait quarante-huit heures de garde à vue pour insultes à un policier lors d'une interpellation de sans-papiers. Il fait, de plus, l'objet d'une procédure pour refus de prélèvement ADN. Il bosse à l'hôpital comme ASH. Il semblerait que les rapports de voisinage avec Verlan n'étaient pas faciles.

Bakar éclata de rire.

— J'imagine, un veilleur de nuit supporter de foot et buveur de bière, avec un militant ultra gauche fumeur de shit !

— Patron ! Je lance un mandat contre Bresson ? Ainsi qu'un mandat de perquisition ? Car sa porte est fermée à clef.

Le commissaire enleva ses gants, perdu dans ses pensées.

— Vous pouvez toujours, dit-il sans enthousiasme.

Bakar alla rendre de nouveau visite à la concierge.

— Vous ne regardez plus la télé ?

— Oh ! non ! Je suis dégoutée.

Ils ont trop mal joué. Puis les Tréloingoliens du dessus m'agaçaient ! Des Noirs et en plus des jeunes, des étudiants, ça boit, ça fume, et je ne vous dis pas tout !

— Vous m’avez dit, tout à l’heure, que vous aviez enregistré le match. Pourriez-vous me passer le début de la deuxième mi-temps ?

La concierge s’exécuta et tous deux regardèrent ces cinq minutes fatigues. Bakar observait les images avec un certain détachement. Le foot n’avait jamais été sa passion, il se sentait étranger à cette messe de braillards où l’adresse des joueurs était portée au rang de sublime, une victoire en Coupe du monde au rang de fait historique. Comme si l’Histoire n’avait rien d’autre à se mettre dans la mémoire. Mme Pelouse resta silencieuse et concentrée, comme si elle n’avait pas vu le match. Elle sursauta même quand les Tréloingoliens marquèrent. Elle sortit alors un mouchoir pour essuyer ses yeux embués. Bakar arrêta la télé pour consoler la pauvre femme.

— Je comprends, vous avez eu beaucoup d’émotions ce soir.

— Vous avez bien raison, Commissaire, rendez-vous compte, nous sommes quasiment éliminés de la Coupe du monde. Je n’ai même pas pu répondre à la question du match, vous savez, la question du commentateur juste avant le but : qui a marqué le troisième but de la finale contre le Brésil en 1998 ? Je n’ai aucune mémoire !

— Non, je parlais du meurtre, Mme Pelouse.

— Ah ! oui, bien sûr, c’est terrible, ce pauvre M. Verlan, mais au moins, lui, n’aura pas vu ce désastre !

Quelle tristesse !

Bakar se retira dans une petite rue adjacente pour fumer une pipe sous un lampadaire. La ville était plongée dans une stupeur estivale que les grillons en folie des patios et des jardins cachés du centre-ville noyaient dans une mélopée entêtante. Tant de passions autour d’un jeu le déconcertaient. Des millénaires que les hommes se détestaient et se détestent encore pour leur couleur de peau différente, ou leur religion, voilà qu’ils avaient trouvé matière à de nouvelles haines. L’ordre nouveau, l’homme supérieur de notre pays paraissait prêt à saluer le bras tendu, une équipe enfin victorieuse de préférence blanche et chrétienne.

Le lieutenant apparut à l'angle de la rue, le commissaire l'interpella.

— Dites-moi, Carrière, le troisième buteur de la finale de 1998, c'était qui ?

— C'était Emmanuel Petit, Patron, répondit prestement le lieutenant interloqué par cette question.

Le visage de Bakar s'illumina d'un large sourire.

— OK Lieutenant ! Mon petit doigt me dit que M. Bresson réapparaîtra après son repos hebdomadaire ! Dans quarante-huit heures !

Carrière resta un instant décontenancé.

— Mais Patron, pourquoi M. Bresson se rendrait-il dans quarante-huit heures ?

Le commissaire s'assit sur le trottoir et invita son inspecteur à en faire de même.

— Se rendre ? Non, probablement pas.

Mais simplement revenir tranquillement à son domicile.

Le lieutenant restait interrogatif.

— Mais, Patron, Bresson est le suspect principal dans cette affaire. Il s'est enfui après son agression sur Verlan, le témoignage de la concierge me paraît fiable, d'autant plus que d'autres voisins ont entendu la même altercation peu avant la mi-temps. Tout se recoupe y compris le silence après son passage chez la victime.

— Précisément, Inspecteur, un silence quoi de plus naturel à la mi-temps. Puis, à la reprise, Verlan reste muet devant le désastre qui s'annonce comme beaucoup de supporters ce soir, quand ils ont compris que leur équipe allait perdre parce qu'elle jouait trop mal et les autres en face, trop bien. J'étais en ville pendant le match, les cafés étaient silencieux, tous étaient plongés dans un mutisme de supporters désabusés. Lors de la deuxième période, les seuls à se manifester dans l'immeuble furent les Tréloingoliens. Quoi de plus naturel dans ces conditions que d'aller se chercher une bière fraîche dans le frigo après avoir fermé la porte pour être tranquille et ne pas risquer une nouvelle intrusion ?

— Mais Patron, le silence a duré toute la seconde mi-temps.

— Pas vraiment mon ami ! À la cinquième minute de la deuxième mi-temps, il y a le but assassin des Tréloingoliens, là, tout l'immeuble vibre de colère et les voisins du second au-dessus de Mme Pelouse exultent de joie. Bref, un bordel pas possible où l'oreille de notre chère concierge se perd. Car, la bouteille de bière qui se brise, comment n'aurait-elle pas pu l'entendre, elle qui discerne le grincement de chaque porte, le jaillissement de chaque chasse d'eau, elle qui peut nous dire qui a fait la grosse ou petite commission ?

— Mais, Bresson s'est enfui ! Après son passage chez Verlan.

— Drôle de fuite, après avoir précautionneusement fermé la porte de son appartement à clef puis salué la concierge en passant !

— Si je vous comprends bien l'agression a eu lieu au moment du but.

— La mort sûrement ! Car j'ai la preuve que Verlan était en vie et en bonne santé après le passage de Bresson.

Carrière sentait que la machine à démêler les mystères, du cerveau de Bakar venait de se déchaîner.

— Vous avez vu ce papier griffonné où l'on peut lire " petit " , et deux chiffres. Eh bien, c'est la réponse à une question qui a été posée en cours de match précisément à la quatrième minute de la deuxième période : Emmanuel Petit était le troisième buteur de la finale de 1998. Verlan a noté le nom qui lui venait à l'esprit et seulement le début du numéro de téléphone à appeler qui défilait sur l'écran, car les Tréloingoliens marquaient le but fatidique à cet instant !

L'inspecteur resta silencieux, méditant les révélations du commissaire. Ils se relevèrent du trottoir et prirent le chemin de l'immeuble. En passant à proximité d'un container à emballage, Bakar shoota sur son paquet de tabac vide qu'il avait froissé pour en faire un projectile. Celui-ci heurta le bord de la poubelle et rebondit pour frapper le front de Carrière et retomber cette fois au milieu du conteneur.

— Bravo Patron ! Vous auriez voulu le faire, ça ne l'aurait pas fait !

— Merci, mais votre reprise de la tête a été déterminante !

Le visage du commissaire s'illumina une seconde fois et tous deux se lâchèrent dans un fou rire.

Ils arrivèrent sur le lieu du crime à présent désert, la police scientifique avait fait son boulot, le corps avait déjà pris le chemin de l'institut médico-légal.

Carrière avait médité tout le long du bref chemin qui les conduisait dans le salon de la victime.

— Patron, je ne vois plus qu'une personne à suspecter, c'est la compagne de Verlan. Elle seule a la clef de l'appartement, et a pu pénétrer en silence pour lui asséner le coup mortel par surprise. Il est assis sur le sofa, elle le poignarde dans le cou, il lâche sa bière qui se casse en tombant. Il s'affale sur le côté en saignant comme un goret.

— Avant cela Lieutenant, il faut qu'elle échappe à l'hypervigilance de notre concierge de choc, qui entend tout. Ensuite vous oubliez quelque chose. La bouteille de bière n'est pas simplement cassée, mais elle est pulvérisée, rappelez-vous le visage de Verlan constellé de petites plaies, et la multitude de débris de verre tout autour du cadavre.

Non, la bouteille a explosé à proximité du visage de Verlan.

Carrière avait lâché prise, si ce n'était pas Bresson ni la compagne de Verlan, il ne voyait plus d'issue à cette enquête.

— Je comprends votre incrédulité Lieutenant, j'ai nagé aussi quelques instants. Mais en fait, c'est Verlan qui nous donne la clef du scénario de ce soir. Précisément la dernière pose qu'il prend avant sa mort : allongé en chien de fusil les mains sur le visage, pas à son cou. Reconstituons les quelques secondes qui précèdent sa mort.

Il est assis sur le canapé, furieux contre l'équipe de France qui vient de prendre un but. La table est basse, il est presque accroupi devant elle dans son sofa, le buste penché son visage est, au plus, à cinquante centimètres du plateau. La bouteille explose soudain devant son visage, des dizaines de morceaux de verres criblent sa face, l'un d'eux a même traversé une paupière, j'ai pu le constater, la douleur est horrible ; il se tient le visage, s'affale sur la table basse où trône cet horrible chandelier, dont une branche est cassée, saillante, acérée comme un couteau, il ne la voit pas, elle se fiche dans son cou

profondément et tranche la carotide. Il s'effondre les mains crispées sur ce qui lui fait le plus mal à cet instant : son œil et son visage. L'agonie est courte tant l'hémorragie est rapide et ses râles se noient dans le brouhaha des supporters trélingoliens survoltés. Quand les clameurs de l'immeuble se calment, il est déjà mort.

Bakar s'interrompit soudain. On est peu de chose, pensa-t-il.

Carrière restait sans voix, la description de la scène était poignante, mais il manquait l'essentiel ! Le criminel.

— Mais alors qui est le coupable, Patron, qui a jeté cette bière ?

— Qui a jeté cette bouteille ? C'est Verlan bien sûr ! Avec toute la puissance que lui transmet la rage contre son équipe nationale ! Devant lui ! Regardez, comme ça !

Et joignant le geste à la parole, il mima Verlan, assis sur le canapé jetant la bouteille. Puis, il se leva pour montrer du doigt la trajectoire du projectile allant frapper le ballon de foot près de la télé.

Il montra la tache humide sur le mur.

— Vous pouvez sentir, Carrière, ça sent la bière. La bouteille a rebondi sur le ballon pour revenir deux mètres plus loin sur l'angle du plateau qui va se briser sous le choc. Regardez, on voit le morceau de plateau. Elle explose alors sous le nez de Verlan.

Que m'avez-vous dit tout à l'heure quand le paquet de tabac a fini sa course dans le conteneur ? Vous auriez voulu le faire, ça ne l'aurait pas fait ! C'est exactement ce que la victime a dû penser au moment du trépas après cette succession de coïncidences balistiques !

— Coïncidences ou volonté divine ! Patron !

— Vous êtes croyant, Lieutenant, alors nous dirons que c'est un carton rouge du grand arbitre céleste !

FIN

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue](#)
[« Policier et Roman noir »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>